Ami du Clergé du 26 novembre 1936

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Conférences d'actualité. — III. Les Communistes et nous, 705.
Le mot du Pasteur. — *2e Dimanche de l'Avent :* Le respect humain, 712.
Les Saints Patrons. — *Sainte Barbe, patronne des pompiers, artilleurs, mineurs, etc. :* La Sainte qui préserve de la mort subite, 713.
Panégyrique de S. Nicolas. — Sa vie de sainteté, 714.
Pour l'Immaculée-Conception. — Sens et fruits de cette fête, 719.

CONFÉRENCES D'ACTUALITÉ

III

LES COMMUNISTES ET NOUS

SOMMAIRE. — I. Quelle idée doit-on se faire de nos communistes français ? Complexité de la question. Trois témoignages. Conclusions qu'il en faut tirer. Les communistes sont-ils sincères ?

II. Quelle doit être notre attitude à l'endroit des communistes ? Les comprendre pour les éclairer. Faire tomber leurs préventions par une fidélité chrétienne sans reproche. Leur montrer dans les faits un catholicisme uni, puissant, constructeur.

Trouverait-on ailleurs que dans le Christianisme catholique un attachement indéfectible à la vérité souveraine et un amour sans feinte pour tous les hommes, faisant corps pour n'être l'un et l'autre que deux aspects d'un même sentiment : la foi en Dieu vérité et bonté infinies ? Au reste, nous le savons trop : on n'est pas toujours aussi fidèle qu'on devrait à ses principes, et point n'est besoin qu'on nous rappelle qu'il nous arrive de manquer de foi, de pratiquer insuffisamment la charité ; nous ne sommes pas impeccables. N'empêche que, pour nous ressaisir, nous repentir, nous corriger, il nous suffit de revenir à *nos principes ;* nous y trouverons toujours ces deux commandements qui sont pour nous au-dessus de toute discussion : « Allez, enseignez... Celui qui ne croira pas sera condamné, » et : « Aimez-vous les uns les autres... comme je vous ai aimés..., » c'est-à-dire, si quelque devoir l'exige, jusqu'au don de notre vie. Ce que S. Augustin a traduit en cette formule lapidaire : « Soyez sans pitié pour le mal, mais aimez les hommes. *Dilige hominem, oderis vitium* [1]. »

Nous avons examiné sommairement, mais avec assez de précision pour être à même de porter un jugement, l'idéologie communiste ; nous avons pareillement passé en revue les résultats de son activité réelle ; il nous a bien fallu être sévères, impitoyables, à un *système* qui s'explique sans doute, mais dont on ne peut même ébaucher un essai de justification. Il nous faut à présent nous occuper des *hommes,* des communistes, ce qui appelle quelques observations préliminaires de méthode.

Nous sommes allés chercher en U. R. S. S. le vrai visage du communisme. C'était justice. Au moins sous sa forme actuelle, il est né en Russie, et c'est dans sa patrie d'origine qu'il a pu se développer logiquement selon la rigueur de ses principes ; il y règne sans opposition (ce qui ne veut pas dire, nous le savons à présent, sans être obligé de recourir à la contrainte) ; son venin y agit avec sa virulence première. Mais c'est en France que nous essaierons à présent de saisir les communistes. Tout simplement parce que nous vivons en France, qu'il nous est plus facile de les y observer, et aussi parce que c'est sur eux que nous devons essayer d'agir, c'est eux d'abord que nous aimons, c'est eux d'abord que nous voudrions sauver. Or c'est exactement de cela qu'il s'agit. D'où deux questions que nous aurons à envisager successivement :

1° Quelle idée doit-on se faire de nos communistes français ?

2° Quelle doit être notre attitude à leur endroit ?

On se doute déjà que ni l'une ni l'autre réponse ne sera simple.

I

Quelle idée doit-on se faire de nos communistes français ?

1. — D'abord, ce qu'il ne faut pas faire : les mettre tous dans le même sac et les condamner en bloc sans autre forme de procès. Un observateur très bien placé, judicieux et équitable, dont nous aurons à examiner de près le témoignage, remarquait autour de lui « une rare incompréhension des communistes : des arrivistes, des goinfres qui n'ont rien à perdre, des voyous, quand ce n'est pas des assassins [1]. » Surtout qu'on ne vienne pas dire : « Après tout, puisque le communisme ne mérite aucune indulgence, cela ne tire pas à conséquence. » Ce serait une étrange illusion doublée d'une grave imprudence. Qu'une âme droite, impressionnée par certains arguments communistes, en relation avec des militants du parti qui se seraient imposés à son estime, les entende ainsi mépriser : n'en sera-ce pas assez pour la faire se ranger définitivement de leur côté ? Lors même que ce danger n'existerait pas, — mais il existe, — on n'aurait pas le droit de traiter ainsi à la légère un problème qui ne peut pas ne pas être complexe : c'est affaire de sérieux et d'honnêteté.

Or, à cet égard, une première observation s'impose : c'est que le nom de « communiste » est indistinctement donné à des hommes qui ne se

[1] Sermon 49 sur la justice.

[1] R. Gal, professeur à Sens, *Dossiers de l'A. P.,* 15 sept. 1936, p. 1931.

ressemblent guère. Les candidats officiels du Parti communiste ont obtenu aux dernières élections (1er tour) 1.494.200 voix [1]. Mais il faudrait défalquer d'abord, avec certains mauvais plaisants qui *votent mal* par dédain du suffrage universel, les conservateurs qui, dans certaines circonscriptions, votèrent communiste, pour barrer la route à un candidat moins avancé du Front populaire dont l'échec leur semblait exceptionnellement désirable. Ni les uns ni les autres ne sont communistes, évidemment. — Le sont incontestablement, par contre, les adhérents au parti qui émargent à ses contrôles. On en accusait au 6 août 303.000, dont 78.000 jeunesses communistes : il est vrai que le parti a l'habitude de jongler avec les statistiques, et son historien officiel A. Ferrat en convient. Mais il apparaît déjà avec évidence que le parti communiste exerce en France une influence supérieure à celle que laisseraient supposer ses effectifs. Il est, et *par centaines de mille,* des hommes, des femmes aussi, à qui l'idéologie communiste est tout à fait étrangère, qui se tournent vers le communisme tout simplement parce qu'ils veulent que *cela change.* Se rend-on toujours compte de ce qu'est la vie de beaucoup de pauvres hommes, par les temps durs que nous vivons ? Est-il sûr qu'on ne trouverait plus aujourd'hui, chez nous chrétiens, de ces gens à qui le récit des misères d'autrui est insupportable, qui ne comprennent rien à la révolte partout grondante, parce qu'ils n'ont pas consenti à se pencher sur la détresse d'où elle naît? Dieu nous garde, nous du moins, d'une certaine forme de sensibilité qui s'appelle de son vrai nom égoïsme ! Le cardinal Verdier était plus clairvoyant, plus juste quand il disait en janvier dernier à ses prêtres :

« Rendons-nous compte que des milliers de chômeurs, des milliers de familles dont les fortunes sont détruites, des milliers de jeunes que l'insécurité de l'avenir jette dans l'angoisse et prépare à la révolte, éprouvent un mécontentement profond devant un ordre social qui leur refuse la substance même de la vie. Cet ordre social ne les laisse pas vivre ; il doit donc, concluent ils, disparaître. Qui, placé dans cette situation, ne raisonnerait pas ainsi ? »

Or beaucoup ignorent tout du christianisme, ne connaissent d'autre issue à leur impasse que celle dont leur parlent avec enthousiasme les émissaires de Moscou. Alors ils les suivent. On pourra les traiter de communistes, et d'une certaine manière on n'aura pas tort : ils favorisent le parti. Eux-mêmes à l'occasion se diront et se croiront tels, et de fait ils sont en danger plus ou moins prochain de le devenir. Mais qui ne voit tout ce qui les sépare encore, heureusement, de l'authentique communisme, et combien il serait injuste de les traiter avec la sévérité que nous dénoncions tout à l'heure !

[1] *Dossiers de l'A. P.*, 10 octobre 1936. On trouvera dans ce fascicule des précisions sur le développement du communisme *par régions.*

2. — Venons aux militants. Voici d'abord deux témoignages du plus haut intérêt, émanant l'un et l'autre de jeunes appartenant à ces mouvements spécialisés de jeunesse catholique, dont beaucoup ne soupçonnent pas le bon travail, méthodique, silencieux le plus souvent (ils sont d'ailleurs bien peu nombreux encore), mais déjà si fécond. On remarquera leur esprit d'observation, leur sain réalisme, si différent du verbalisme facile qui sévit ailleurs, la générosité tout apostolique dont leurs observations mêmes portent l'empreinte.

Un jeune homme qui a quitté la caserne en 1935, après avoir servi dans une compagnie « très communiste » en raison des professions auxquelles appartenaient les hommes (mécaniciens, mineurs, dockers, etc.), a fixé ensuite ses observations sur la mentalité communiste en ce milieu. Il y a encore 98 % de baptisés, 85 % ont fait leur première communion, 50 % des hommes mariés sont mariés à l'église et font baptiser leurs enfants « parce que ça se fait » ; 35 % ont fait leurs Pâques ; 5 athées, un sectaire, pas de sans-Dieu militant. Communistes et non-communistes n'ont pas fait le joint entre le communisme et l'anticléricalisme ou l'athéisme militant. Dans ce milieu, notre jeune a remarqué ceci :

« Ce qui favorise le communisme, c'est : 1° l'apport des idées de leur classe sociale et le souvenir des souffrances passées dues au chômage, à la crise, à la faim parfois. Spécialement difficultés des hommes mariés et pères de famille. Certains ont dû s'engager pour *vivre.* Ils n'oublient pas. Que de fois j'ai entendu : « *Tu comprends, quand on la crève...* » Des soldats originaires de telles villes du Nord ont juré de se venger des gardes mobiles qui ont chargé leur mère dans une grève... — 2° Le dégoût de leur vie militaire... — 3° La réceptivité extraordinaire des hommes au communisme. Ils sont simples, las, mécontents, assez facilement aigris. Après un bon chauffage, 90 % de ces hommes sont mûrs, semble-t-il, pour la révolution marxiste; la plupart par entraînement, quelques-uns par misère, d'autres par tempérament extrémiste, d'autres même par force d'âme : ils veulent sauver la classe ouvrière. »

L'inaction, le café où l'on va tuer le cafard et où l'on trouve *L'Huma* avec des revues pornographiques, le chant de l'*Internationale,* les affiches et les inscriptions créent un climat communiste. La discussion l'entretient. « Les fortes têtes aiment à discuter et sont très forts, parce que convaincus et passionnés, parce qu'ils ont l'habitude parce qu'ils parlent à des gens de leur milieu. » On s'intéresse énormément à la Russie, vantée comme un paradis terrestre. Si on apporte à ces envoûtés des faits opposés et probants, ils les nient avec une foi aveugle, au moins sur le moment, quoique certains manifestement soient touchés par la vérité et par la conviction du contradicteur.

Voici textuellement quelle idée on se fait en pareil milieu de la religion et des prêtres :

« Pour les communistes qui vivaient à côté de moi, la religion catholique défendait les riches,

dont elle avait besoin pour vivre et pour ses œuvres. Ils s'arrêtent à l'extérieur : les grandes et riches églises ne sont pas faites pour eux; ils s'y sentent mal à l'aise parmi ces richesses, ils s'y sentent parmi les bourgeois qui assistent à la messe sans y croire et passent leur temps à bâiller, à chuchoter, et à regarder les toilettes des jeunes filles. C'est un argument très souvent repris : les bourgeois sont des hypocrites et les curés par intérêt n'osent rien dire... Mais les ouvriers en sont scandalisés. De plus, les prêtres cherchent à calmer l'ouvrier par de bonnes paroles : (la religion opium du peuple) ; ils favorisent les patrons... »

Il faut joindre à cela les griefs souvent exploités, des quêtes à l'église, de la vie confortable des curés, des « scandales cléricaux, sur lesquels chacun a des faits qu'il fait valoir avec précision » et qui valent ce qu'ils valent. Mais, d'autre part, « les exigences de la morale catholique ne leur permettent pas d'être catholiques. » Ils sont pour toutes les libertés, mais poussés deviendraient vite sectaires. Ils sont pour le foyer, pour la famille, mais pas pour les enfants, avec des complaisances pour l'union libre. Communistes, ils se retourneraient la plupart contre le communisme « s'ils avaient de quoi vivre et un peu plus, et s'ils ne voyaient, n'avaient pas vu des riches prodigues et passionnés pour l'argent. Car ce qu'ils veulent, c'est un grand remaniement des fortunes. » Ils admirent la Russie, de confiance, mais ne comprennent pas bien l'ingérence des Soviets dans le communisme français.

Beaucoup d'illusion donc, d'ignorance, d'illogisme et aussi d'humaine faiblesse. Mais avec parfois de magnifiques dévouements, dont le principe est dans « la force de cette mystique de salut du peuple, l'élan du sacrifice pour la cause, jusqu'au sacrifice de la vie s'il le faut. Et ceux-là sont de bonne foi. Il ne faut pas les traiter comme ceux qui rêvent d'un Grand Soir sanglant où les vengeances seront satisfaites... Ils ont plus besoin d'être éclairés que combattus [1]. »

Le second témoignage nous vient d'un département agricole du Sud-Ouest. Le communisme y a fait de nombreuses recrues surtout parmi les jeunes du monde ouvrier, artisan ou même rural.

« La principale cause de ce succès, tant en ville que dans les campagnes, est, à n'en pas douter, la crise économique... Ceux qui détenaient les leviers de commande, hommes politiques, chefs d'industrie, vivaient trop loin du peuple, ignoraient l'acuité de sa misère, ses réflexes, son mécontentement grandissant, le bien-fondé de certaines doléances qui devaient exploser un jour quand d'habiles meneurs sauraient les exploiter... Pourquoi faut-il que, dans ce conflit d'intérêts, les communistes aient pu, avec quelque apparence de raison, mêler la religion ? Certains des patrons les plus décriés se disent catholiques. Faut-il rappeler avec tristesse que trop souvent leur catholicisme ignore absolument les enseignements pontificaux en matière sociale ?... Les meneurs communistes avaient beau jeu de le faire remarquer. »

[1] *Dossiers de l'Action Populaire*, 25 octobre 1936.

Et parfois aussi l'étrange obstination de plusieurs à unir ostensiblement dans un même culte Catholicisme et Action Française. Une activité antireligieuse qu'on prétend justifier par la nécessité d'ôter au capitalisme ses appuis, n'empêche pas les communistes de tendre la main aux catholiques ; mais après que la J. O. C. a refusé la collaboration, un communiste avoue à un jociste : « Après tout, vous avez bien fait de ne pas répondre à notre invitation. Si vous étiez venus à nos réunions, vous n'auriez pas pu demeurer longtemps jocistes à notre contact, ou bien nous vous aurions mis à la porte plus vite que vous n'auriez voulu. »

Si l'on en vient aux militants,

« leur dévouement est hors de conteste... Les principaux propagandistes sont presque tous de petits fonctionnaires, cheminots, postiers, instituteurs, etc..., de formation primaire. Avec une ténacité et un esprit de sacrifice vraiment remarquables, ils se dévouent au triomphe de leur idéal. Tel d'entre eux, maintenant connu à travers le pays, était d'une instruction des plus rudimentaires. Sous la direction de sa femme plus instruite, il travailla à tous ses moments libres, tant et si bien qu'il parvint à passer ses brevets et obtint des diplômes. Militant fougueux et énergique, il est d'une activité étonnante... Ajoutons que les communistes pratiquent très persévéramment la politique de la présence Il n'est pas une réunion où ils ne soient représentés, quand la chose est possible, pas un meeting du Front populaire où ils n'aient délégué un orateur, pas une élection où ils n'aient désigné un candidat, pas une commission dont ils n'essaient de faire partie... Le succès a répondu à cet effort persévérant [1]... »

Encore un témoignage précieux. Au premier rang de ceux qui sont vraiment qualifiés pour parler en connaissance de cause des communistes, les voyant de près, il faut placer les universitaires catholiques. Or voici ce qu'écrit l'un d'eux, un professeur de lycée :

« Le succès du communisme me paraît entièrement mérité par son effort et par son habileté, ou, pour parler justement, par la force de la *foi* qui l'anime... J'ai pu constater qu'en aucun parti, en aucun milieu, on ne se dérange plus, on ne se donne plus pour répandre ses convictions. Je dois même ajouter, hélas ! que nous pourrions aussi, nous catholiques, puiser chez eux des modèles de dévouement. Le jour où nous aurons autant de jeunes gens et d'hommes décidés à répandre un bon journal catholique, ce journal aura vite fait de toucher des foules dignes de lui et d'être une force dans la presse et l'opinion. Le jour où tous les catholiques donneront, comme ce militant que je connais, médiocrement payé, 2.600 francs par an de leur traitement ou de leurs bénéfices, nos œuvres cesseront de végéter. Lorsque nous penserons *jour et nuit* à notre Révolution spirituelle, comme Lénine demande au moindre communiste de penser *jour et nuit* à sa Révolution, la Révolution communiste ne sera plus nécessaire. Mais qu'on me permette de citer encore une jeune fille, professeur de philosophie, qui donne de ce qu'elle gagne plus qu'elle ne garde pour elle, et de son temps, de ses loisirs, tout ce qu'elle peut avoir, à

[1] *Dossiers de l'A. P.*, 10 octobre 1936.

prêcher aux ouvriers dans les Bourses de Travail, ou à les visiter, à les aider. Je l'ai toujours admirée, et j'avoue que je ne saurais pousser le renoncement jusque là où elle le pousse [1]. »

Nous avions annoncé une réponse complexe à la question : *Quelle idée doit-on se faire des communistes français ?* On ne peut pas nous reprocher de n'avoir pas tenu parole.

En somme, voici, semble-t-il, ce qui se dégage des témoignages autorisés que nous avons entendus.

Il n'est pas niable que les audaces du communisme lui concilient la faveur de tous ceux que gêne la règle des mœurs en ses prescriptions les plus impérieuses : sa morale est si accommodante ! On peut donc, on doit même s'attendre à trouver dans les rangs du communisme tous les degrés de la dépravation morale, depuis la pitoyable misère du faible, incapable de résister à ses plus bas instincts, jusqu'à l'effroyable perversité d'authentiques monstres. Qui sait si l'on ne trouverait pas chez nous quelque digne pendant de cette abominable *Pasionaria* qui ose proclamer : « J'ai eu cinq enfants qui sont tous les enfants de l'amour, car à part le premier je serais bien incapable de dire qui est leur père. » Et c'est une des plus pures gloires du communisme !... Mais il serait aussi injuste qu'imprudent de prétendre ramener à ce type-là tous les communistes. C'est en face des adversaires que la justice devient vraiment méritoire ; et au surplus on ne saurait combattre efficacement le communisme, si l'on ne tenait pas compte autant qu'il le faut de l'avantage que constitue pour lui l'adhésion de nobles âmes qu'on n'a pas le droit de mépriser.

3. — Ceci nous amène tout naturellement au problème de la *sincérité* des communistes. Problème qui n'est, à vrai dire, susceptible d'une solution exacte que pour Celui seul qui scrute les reins et les cœurs. Mais dans la mesure où les pensées et sentiments s'expriment au dehors, il ne nous est pas interdit d'en juger, au moins quand de graves intérêts et des raisons sérieuses nous portent à le faire, et sous réserve des précautions qu'exigent la prudence, la justice et la charité.

Déblayons d'abord le terrain. La question ne se pose pas pour les pauvres gens dont le communisme sentimental, verbal, n'est autre chose qu'une protestation maladroite mais justifiée contre cette « situation d'infortune et de misère imméritée » que dénonçait déjà Léon XIII. D'autre part, il n'est pas téméraire d'affirmer que le communisme a ménagé à plus d'un la possibilité de penser comme, de toute manière, ils avaient résolu de vivre ; qu'ayant ou tout au moins croyant avoir le vent en poupe, il apparaît à d'autres comme le bon moyen *d'arriver*. Combien sont les uns et les autres ? Dieu le sait. Mais certainement on est encore très loin de compte et le R[me] P. Gillet, Maître général des Dominicains, n'a pas écrit à la légère : « Il y a, parmi les socialistes et parmi les communistes, beaucoup de braves gens, de très bonne foi, mais trompés et aveuglés par des doctrines séduisantes ou des exemples pernicieux [1]. » Et Pie XI, qui n'est certes pas tendre pour le communisme, n'hésite pas davantage à rendre justice aux communistes qui le méritent : « Ces gens-là, tout de même, ont un idéal. Ils en sont épris. Ils savent, au besoin, souffrir et même exposer leur vie pour le défendre : c'est une force [2]. »

[1] *Dossiers de l'A. P.*, 15 septembre 1936.

Pourtant, et les avances aux catholiques, qu'en faut-il penser ? Peut être pas exactement ce qu'on en pense à l'ordinaire. Assurément il y a là une tactique, et il serait puéril de vouloir le nier quand des textes formels l'établissent. Cette tactique a son point de départ au *VII[e] Congrès de l'Internationale Communiste* tenu à Moscou en juillet-août 1935. Et voici des textes, quelques-uns entre beaucoup d'autres, que les communistes ne sauraient désavouer :

« Notre congrès a été le congrès de la nouvelle tactique... Nous ne serions pas des marxistes révolutionnaires si nous ne remaniions pas d'une façon appropriée notre politique et œuvre tactique... Nous voulons trouver un langage commun avec les plus grandes masses, afin de lutter contre l'ennemi de classe. Nous voulons entraîner des masses de plus en plus grandes dans la lutte révolutionnaire de classe et les conduire à la révolution prolétarienne, en partant de leurs besoins vitaux.... [3]. Le camarade Staline a appris aux communistes comment on doit unir l'esprit de principe le plus strict avec le maximum de contact avec les masses, l'intransigeance révolutionnaire avec la plus grande souplesse et la plus grande capacité de manœuvre... [4]. La règle d'or de l'Internationale communiste se formule très simplement : Communistes, allez aux masses... On forge les cadres, les meneurs qui s'exercent à conduire les masses au combat en attendant de les conduire à la révolution prolétarienne... Nous devons apprendre à dresser dans une lutte commune des millions d'hommes ayant des opinions, des convictions, une conception du monde différentes..., gagner la confiance de millions de travailleurs, soumettre la majorité de la classe ouvrière à l'influence du Parti communiste et créer ainsi les conditions nécessaires à la révolution prolétarienne [5]. »

Est-ce clair ? On appellera les non-communistes, les catholiques en particulier, à rejoindre les communistes dans un *front unique ;* on habituera cette masse à manœuvrer ensemble ; et le moment venu on la lancera sur l'objectif qu'on ne perd pas de vue. Hypocrisie ? On s'en défend avec énergie : — « Nos buts sont clairs et précis, il n'y a rien là d'hypocrite, il n'y a que la volonté ouvertement exprimée de tout mettre en œuvre pour que la jeu-

[1] *Figaro*, 26 nov. 1935 (cité par *Somme contre les Sans-Dieu*, p. 505).
[2] Rapporté par le cardinal Liénart, *Chronique Sociale de France*, déc. 1931, p. 918.
[3] Dimitrov en son discours de clôture (*Internationale communiste*. septembre 1935).
[4] *Ibid.*, 5 août.
[5] *Ibid.*, 20 août.

nesse française trouve plus facilement, en s'éduquant dans nos rangs, l'issue socialiste à ses tourments, la seule issue juste[1]. »

Ces paroles sont du secrétaire de l'Internationale communiste des Jeunes, Raymond Guyot. Après l'odieuse mascarade de Garches, un des nôtres que sa situation met fréquemment en contact avec des communistes, disait à l'un d'eux quelle émotion avaient soulevée chez nous et le fait et les explications du Parti communiste. On sait qu'en somme celui-ci conseillait à ses adeptes de ne pas froisser les convictions des catholiques de peur de les mettre en défiance; *ils passeraient plus aisément à l'athéisme s'ils se faisaient d'abord communistes.* L'interlocuteur répondit : « Mais ne savez-vous pas que nous sommes athées ? Ce langage prouve notre sincérité. Je ne puis souhaiter autre chose, et pareillement le Parti, que de voir les croyants partager nos convictions. Si cela conduit nos militants à cesser toutes vexations à votre endroit, tout le monde n'y gagne-t-il pas ? »

De fait, l'universitaire distingué dont nous avons utilisé déjà la déposition voit surtout en ce changement de tactique une sorte de mépris pour la religion considérée comme « une affaire peu importante, une force de plus en plus négligeable. » Chez le grand nombre des hommes, l'obstacle au communisme ce sont les intérêts bien plutôt que les convictions, qui ne comptent guère dans la conduite pratique de la vie. Alors on essaie de grouper les ouvriers pour la défense de leurs intérêts et donc contre les intérêts des privilégiés : le reste ensuite ira de soi. Mais ce reste, c'est le marxisme intégral tel que nous l'avons trouvé en Russie des Soviets, avec l'athéisme des sans-Dieu, avec le matérialisme brutal et révoltant qu'il traîne à sa suite, avec l'épouvantable horde de misères spirituelles et même temporelles qui lui font cortège. Voilà ce qu'il ne nous faut jamais perdre de vue. Mettons que tout cela soit parfaitement sincère, est-ce pour cela moins ou plus dangereux ?

II

Et voilà qui ne semble guère faciliter l'examen de notre seconde question : *Quelle doit être notre attitude à l'endroit des communistes ?*

Elle sera prudente, charitable, intelligente, généreuse. *Prudente,* c'est-à dire qu'avant d'entreprendre une action positive, de tenter un rapprochement qui ne va pas toujours sans risques, chacun examinera sérieusement de quelles ressources et appuis il peut disposer : le sauveteur doit prendre les moyens nécessaires pour ne pas se laisser lui-même entraîner. *Charitable,* il faut donc nous habituer, ou nous réhabituer peut-être, à voir dans les communistes plus encore que des adversaires redoutables, des frères malheureux dont il n'y aurait plus rien à craindre si nous pouvions les ramener au foyer...

[1] *Notre jeunesse,* n° 1, p. 3.

Ces deux premières dispositions vont de soi et n'avaient, semble-t-il, besoin que d'être rappelées. Il n'en est pas de même des suivantes, sur lesquelles il est nécessaire de s'arrêter. Notre attitude sera donc *intelligente et généreuse :* par quoi nous entendons que tout effort d'apostolat, pour avoir chance d'aboutir, doit s'inspirer d'une connaissance exacte des hommes, et qu'il implique la volonté loyale de faire tout ce qui sera reconnu nécessaire pour mener à bien cette tâche : qui veut la fin veut les moyens.

1. — Connaître les hommes. Or nos communistes *français* sont d'abord et seront toujours... des *Français,* tout simplement parce qu'on ne se refait pas. Ne nous arrive-t-il pas quelquefois de l'oublier un peu ? Qu'est-ce qu'un Français ? Un homme charmant, c'est entendu, mais bien complexe. Wladimir d'Ormesson l'a dit, et c'est vrai. Un homme qui aime s'instruire et discuter de tout, aiguillonné par une curiosité peu profonde, mais universelle, et qui éprouve une répugnance presque invincible en face de l'effort nécessaire pour se discipliner ; qui ne sait pas retenir les leçons de l'histoire et qui n'a jamais su la géographie ; qui se conduit par sentiment et impression bien plutôt que par raison et calcul ; qui ne supporte pas les brimades présentes et qui ne sait plus rien des souffrances passées, ni ne veut examiner de sang-froid les dangers possibles à venir ; toujours disposé à rapprocher les *inconvénients* de la situation où il est des *avantages* de celles où il n'est pas, où il ne sera jamais peut-être, moyen infaillible de n'être jamais content ; qui adore le panache, réclame un chef à cor et à cri, mais ne voit pas que son incorrigible esprit critique le rend quasi-ingouvernable; qu'une liberté déliquescente porte aussitôt à appeler la dictature, quitte à soupirer ensuite de nouveau que *la République est bien belle... sous l'Empire;* naturellement rétif, d'une indépendance ombrageuse, indiscipliné avec une ferveur dont on voudrait pouvoir oublier les dangers pour en rire, et qui, dans le même temps, se laisse candidement mener par d'habiles coquins dont il est incapable, ne croyant pas au mal, de flairer la malice; qui se complaît aux violences verbales et exige, brandissant son journal, qu'on fusille des hommes par douzaines, mais qui, mis en face de son adversaire le plus irréconciliable, n'aura pas le cœur de lui refuser grâce.

Naturellement il s'agit ici de l'*homme,* la psychologie des *foules* relevant d'autres lois : et la Grande Révolution, la Commune aussi plus près de nous, nous empêcheraient, si c'était nécessaire, d'oublier que soulevés par un vent d'émeute les Français sont, hélas ! des hommes comme les autres. Mais c'est dans les rencontres individuelles d'homme à homme, qu'il nous est possible d'agir, c'est là qu'il faut nous rappeler ce qui nous est commun avec un interlocuteur communiste, ce qui nous permettra de le comprendre, de l'aimer quand même tel qu'il est, de l'éclairer et de l'aider. Evidemment il serait souhaitable,

au moins *en principe*, que partout où un communiste doit prendre la parole, un catholique éclairé fût présent pour lui donner aussitôt la réplique. Cela peut toutefois présenter *en fait* un inconvénient qui n'est pas négligeable : ne sera-ce pas corser l'intérêt de la manifestation prévue, au risque d'en faire bénéficier l'erreur en cas d'obstruction communiste par exemple ? Aussi, bien qu'on cite des rencontres de ce genre dont on n'a eu, tout compte fait, qu'à se féliciter, ne faudrait-il pas se hâter inconsidérément d'en vouloir faire une règle générale.

Mais il y a beaucoup à faire dans les relations courantes de la vie, relations de profession, de voisinage, de camaraderie, de parenté parfois. Et voici quelques indications empruntées à des expériences répétées que nous transcrivons sans y changer un seul mot :

« L'œuvre la plus féconde se fait en petit comité, parfois avec un seul interlocuteur, en tête-à-tête. C'est alors avec bonhomie qu'il faut mener la discussion, mais une discussion bien préparée, serrée, fortement documentée... Il est indispensable de mener sans arrêt persévéramment, la lutte et de ne laisser aucune des affirmations marxistes sans réponse, mais leur opposer des faits certains, indiscutables et précis. Les succès remportés par les Syndicats chrétiens dans les grèves de Saint-Chamond et de Millau ont produit bien plus d'impression que n'eût fait un très bon discours théorique. Les communistes aiment beaucoup à discuter en général : certains sont surtout gavés de mots dont ils ne comprennent qu'à moitié le sens : propriété, étatisme, internationalisme... Dans les rapports avec eux, il faut compréhension, rapprochement, discussion, et dans une certaine mesure amitié... Mettre en œuvre la charité, l'exemple. Mais on est étonné parfois de voir combien les fils de ténèbres sont plus zélés que les autres, en tout cas plus préparés... Nous distinguerons soigneusement le communisme et le communiste, par devoir de charité sinon par penchant humain. Celui-ci est un homme comme nous, un frère, pas toujours le plus éloigné, ni le plus dangereux, bien au contraire. Je dois l'estimer, l'aimer comme les autres, aller à lui, non le fuir, le servir et collaborer avec lui, dans tout ce qu'il peut vouloir de juste et d'humain. Ainsi seulement tomberont ses préventions et les miennes. Sous la doctrine (communiste) qui n'aurait pas eu peut-être le retentissement qu'elle a si l'on avait spontanément exercé la part de justice vraie qu'elle réclame, sous le communiste qui ne le serait pas peut-être si le christianisme avait vécu une charité plus intense, il faut savoir découvrir le peuple ouvrier ou paysan, c'est-à-dire l'homme qui travaille et qui peine, ses besoins, ses justes désirs... Il faudrait insister sur le Christianisme intégral, sur la prière et le sacrifice pour les militants, et sur le rayonnement par la charité... Enfin, et ici les réponses sont unanimes, il importe souverainement, pour ne pas entraver et compromettre la propagande catholique, d'éviter à tout prix de paraître solidariser le catholicisme avec les partis politiques que les travailleurs considèrent comme anti-prolétariens et fascistes. Sinon, c'en serait fait, et pour longtemps, d'un espoir de conquête[1]. »

Encore une fois, ce sont là les enseignements de l'expérience, non de simples opinions qu'il serait loisible de discuter. Il s'en dégage avec évidence que la force, dont l'emploi par l'autorité publique est sans aucun doute nécessaire pour prévenir ou réprimer les troubles et les violences, ne saurait être, pour nous, le remède essentiel au communisme. Il sera même d'autant moins dangereux et d'autant moins nécessaire d'y recourir que l'utilisation intelligente et généreuse des moyens persuasifs aura réduit le nombre des braves gens égarés dans la compagnie des ennemis de la société humaine.

2. — Mais il en faut aussi conclure que la lutte contre le communisme exige de nous, catholiques, un examen de conscience loyal et courageux. Ce problème de sincérité que nous nous posons au sujet des communistes, il arrive que les communistes se le posent pareillement à notre endroit : François Mauriac a très bien vu, très exactement dit pourquoi. Parlant des difficultés auxquelles se heurtent dans la vie les jeunes catholiques du fait de la progression du communisme, il écrit :

« En face de cette puissance toute neuve qui monte, ils incarnent pour l'adversaire une force du passé. Le monde est incapable de discerner en eux ce qui les fait vivre : la Vérité éternellement jeune, l'enfance éternelle de Dieu. Ce qui frappe l'adversaire, ce sont toutes les scories accumulées au long des siècles, cette épaisseur de cendres sur le feu que le Christ est venu allumer ici-bas. Nous sentons aujourd'hui profondément ce que Berdiaeff veut dire lorsqu'il écrit que sur le plan temporel, et dans la mesure où l'Eglise est une société humaine, le Christianisme a été contaminé par l'Histoire. Nos jeunes gens sont les héritiers de dix-neuf siècles au long desquels le catholicisme a été souvent exploité au profit d'intérêts et de passions hypocrites. Qu'un miracle continu de charité et de pauvreté ait toujours fait contrepoids, dans l'Eglise militante, à cette contamination, tous les hommes sincères le reconnaissent. Il n'empêche qu'en face d'une autre jeunesse qui leur crie : *le monde commence aujourd'hui*..., la jeunesse catholique plie parfois sous le poids d'un héritage où trop d'humain s'est mêlé au divin[1]. »

Il serait tout à fait insuffisant — encore que cela s'impose — de ne rien ajouter à cette surcharge indue. Le devoir incombe à chacun d'examiner sa vie, de reconnaître en toute loyauté si l'égoïsme n'y aurait pas sournoisement marqué ici ou là sa détestable empreinte. Qui ne serait ému à la lecture de cette lettre dont M. Thellier de Poncheville nous garantit l'authenticité, et dont aussi bien la sincérité éclate à chaque ligne ?

« Monsieur l'abbé, je suis désolée, mais je suis communiste, espérant trouver dans ces idées l'idéal qui a été constamment déçu au milieu des fervents catholiques de... Orpheline de père fort jeune, je n'ai pas rencontré au milieu d'une famille innombrable de parents et de cousins un mot de bonté. Obligée par les circonstances de prendre la vie d'étudiante, je n'ai rencontré ni un conseil, ni un mot de sympathie, quand parfois on hésite un peu et qu'on ne sait pas bien quel doit être son devoir. J'avais heureusement le souvenir de mon père. Je me rappelle, très petite fille,

[1] *Dossiers de l'A. P.*, passim, spéc. 15 septembre, 10 et 25 octobre 1936.

[1] *Sept*, 29 mai 1936.

l'avoir entendu dire en parlant de personnes dévotes : « Elles n'ont pas l'esprit du Christ. » Et de cela je garde dans mon cœur qu'il doit y avoir quelque chose de très beau qu'on interprète très mal. Quand, dans une vie plus difficile j'ai touché de plus près bien des infortunes, j'ai eu tellement pitié, et je n'ai pas pu ne pas plaider leur cause : je me suis heurtée à une forteresse d'égoïsme si bien organisée qu'on trouve moyen d'y loger son salut. Je vous dis tout de suite que je ne leur veux pas de mal ; comme vous le dites vous même, ils doivent étouffer dans leur égoïsme, et ils auraient un peu peur que, ma foi, tant mieux ! Et le communiste qui dit qu'il ne peut être heureux sans que ses frères le soient, s'il est sincère, est tout de même plus sympathique pour moi. Je l'aime bien... [1] »

C'est entendu : la signataire de ces lignes n'était peut-être pas elle-même sans reproche, et elle a eu au moins le tort de ne pas mieux écouter la voix de son père. Quelqu'un osera-t-il prétendre que d'un appel aussi émouvant, il n'y ait rien à retenir ? Mieux vaut, c'est tout ensemble plus prudent et plus juste, conclure avec le clairvoyant éducateur chrétien qui écrivait il y a quelques semaines :

« Nos petites lâchetés préparent les révolutions futures... Il est temps de nous souvenir que nous sommes chrétiens et que le christianisme n'est pas seulement un parapluie pour les jours d'averses. C'est austère d'être chrétien ; mais c'est aussi moins dur et humiliant que ce que nous vaut le néo-paganisme. Il n'y a plus désormais qu'une ressource qui vaille : c'est d'être chrétien cent pour cent. Peut-être est-ce cela que Dieu veut nous imposer, cela que nous n'aurions jamais eu le courage de choisir [2]. »

3. — Dernier devoir dont la nécessité n'est pas plus discutable, mais qui nous demandera bien quelques généreux efforts. Nos frères entraînés dans l'aventure communiste ne reviendront à nous que si nous pouvons leur montrer *dans les faits* un catholicisme uni, puissant et constructeur. Est-ce impossible ? Non, puisque nous l'avons fait déjà ; puisque, en somme, il s'en faut de rien que nous puissions recommencer.

Car il n'est pas besoin, Dieu merci, d'aller chercher bien loin, au-dessous des opinions accessoires qui souvent nous opposent, le magnifique patrimoine commun que nous posséderons toujours en indivis et les objectifs magnifiques vers lesquels, unanimes, nos volontés convergeront toujours. Seulement, c'est de cela qu'il faut nous préoccuper avant tout ; et puisque notre opposition au communisme n'est pas une opposition politique, ce n'est pas sur la politique d'abord que nous pourrons compter pour en venir à bout. La politique, en fait, s'y emploie avec tous les moyens dont elle dispose, et l'anti-communisme des politiciens, assez imprécis d'ailleurs comme tout ce qui est négatif, et avec cela sans pitié pour les personnes, mérite au moins qu'on reconnaisse qu'il ne craint pas sa peine. Les résultats, après plusieurs années d'efforts, sont-ils vraiment encourageants ? Quelle différence avec 1924 ! C'était hier, il est à peine besoin de rappeler les faits. Un Cartel victorieux arrivait au pouvoir, grisé de son succès, sûr que rien ne l'empêcherait d'imposer à la France une politique anti-chrétienne dont le programme était bien défini : nouvel exil des religieux, extension des lois laïques à l'Alsace et à la Lorraine, rupture diplomatique avec Rome. Par bonheur, avant que la politique ait eu le temps de s'en mêler, les catholiques s'étaient groupés, organisés, *entre eux,* tout simplement *sur le terrain catholique*. Leur volonté de résistance s'affirmait par tout le pays en de magnifiques assemblées *catholiques,* autour d'orateurs et de chefs qui ne voulaient être que *catholiques*. Bientôt il ne restait plus rien de la menace qui les avait dressés ensemble pour la défense de leur foi menacée. L'amour avait vaincu la haine. Il y a plus : non seulement tous les objectifs visés furent atteints, occupés si solidement qu'ils n'ont depuis douze ans subi aucune attaque ; mais personne n'a osé nous reprocher d'avoir mêlé la religion avec la politique. Et ce n'est pas le trait le moins remarquable de cette victoire que de n'avoir pas ulcéré l'âme des vaincus.

Au lieu donc d'aller nous répartir entre toutes les obédiences possibles et ainsi de nous volatiliser, pourquoi ne recommencerions-nous pas ? Contre le Communisme menaçant, il n'y a que le Christianisme authentique qui vaille. Les catholiques divisés, c'est la meilleure force de résistance et de reconquête neutralisée. Cela ne vaut-il pas le petit sacrifice d'amour-propre et l'effort de discipline nécessaires pour y parvenir ? Et, unis, que ne ferons-nous pas pour le redressement des injustices, l'élaboration d'un ordre nouveau, le rétablissement du monde disloqué ?

Pareille tâche n'est pas faite pour effrayer l'Eglise. Elle aime se mesurer avec ces difficultés-là, et une critique du Communisme ne serait pas complète sans un aperçu au moins sommaire de *ce que, sur le terrain social* même, l'Eglise *a fait,* hier encore, *sans le communisme.* Elle y est toute disposée,... pourvu que nous ne l'en empêchions pas. Le cardinal Liénart le redisait hier :

« Si le mal est né de l'erreur et de l'égarement des esprits, le rôle (de l'Eglise) est précisément de porter le remède dans les intelligences et dans les cœurs. Par sa doctrine sociale, opposée au libéralisme économique, elle entreprend d'instaurer une organisation professionnelle juste et équitable qui apaise le monde du travail. Par son action catholique, elle rend à tous les milieux, contre le matérialisme athée, les vraies notions sur Dieu et sur l'homme, et ranime les forces morales, dont elle a le dépôt et dont chacun sent chaque jour davantage le besoin. Sachons comprendre la valeur de ces remèdes et ayons l'ambition, nous qui les détenons, de les mettre au service de notre pays [1]. »

[1] *Tout l'Evangile dans toute la vie*, p. 127-128.
[2] M. Moisseron, *Bulletin de l'Ecole Albert-de-Mun*, octobre 1936.

[1] Discours au Congrès diocésain de Lille, 25 oct. 1936.

LE MOT DU PASTEUR

2e Dimanche de l'Avent

LE RESPECT HUMAIN

Mes frères,

L'âme est, comme le corps, sujette à des maladies. Dès lors, il ne faut jamais cesser de lutter contre les épidémies et les contagions qui risquent de la priver de la vraie vie, de celle qui est la vie de Dieu, de la vie éternelle.

C'est pourquoi l'Evangile de ce 2e dimanche de l'Avent nous rappelle l'éloge de S. Jean-Baptiste par Notre-Seigneur afin de nous offrir un modèle de courage dans l'accomplissement du devoir.

« Qu'êtes-vous allés voir au désert? » disait le Sauveur à la foule. Un homme faible, inconstant et flexible comme les roseaux qui poussent le long des berges du Jourdain ? L'attitude de Jean devant Hérode a bien fait voir qu'il n'est pas « un roseau agité par le vent. » (Mt., XI).

De fait, à Hérode qui venait de prendre publiquement, pour l'épouser du vivant de son mari, la femme de son frère, Jean-Baptiste avait courageusement opposé la loi de Dieu. Il lui avait dit : « Cela n'est pas permis; tu n'as pas le droit! » (Mt., XIV, 4).

Quel bel exemple pour chacun de vous! Jean-Baptiste ne ressemble guère à ces chrétiens qui n'osent pas ; ils ont peur du « qu'en dira-t-on ? » Ils sont atteints de la maladie du respect humain.

I. — *Qu'est-ce que le respect humain ?*

Qu'est-ce que le respect humain ? C'est une certaine crainte du monde qui nous pousse à trahir notre devoir, notre conscience et notre Dieu. Cette maladie est assez répandue. Montalembert regrettait qu'aux catholiques de France, « estimés, même par leurs adversaires, il manque une seule chose : le courage. Mais cette seule chose est tout... Dans la vie publique ils sont catholiques *après tout*, au lieu de l'être *avant tout*... Ils laissent aux méchants le monopole de l'énergie et de l'audace. »

A la vérité, cette défaillance, ne la constatez-vous pas autour de vous? Peut-être, d'une manière plus ou moins consciente, y cédez-vous ?

Voici quelques exemples fréquents. — La messe sonne le dimanche ; volontiers on irait l'entendre, on souhaiterait accompagner sa femme et ses enfants ; mais pour entrer à l'église il faut passer devant telle maison ou tel café, et là il y a quelqu'un qui regarde, quelqu'un qui sourira. Cette pensée glace d'effroi : on n'ose pas... on s'abstient. — Mais le jour où la peur éloignera plus fortement de Dieu, ce sera au moment de Pâques, quand il s'agira d'aller à confesse, à la communion. — Une mère de famille recommanderait bien à ses enfants d'être assidus à la communion mensuelle, de se faire inscrire au patronage, mais elle n'ose pas. — Tel autre n'ose pas non plus faire cesser une conversation déplacée ou rectifier des propos qui attaquent la réputation du prochain.

Cette peur empêchera encore de prier si on est remarqué; on tremblera de donner son nom à un groupement catholique, non parce qu'on redoute des représailles de telle ou telle administration, mais parce qu'on sera marqué d'une étiquette religieuse, et c'est suffisant pour clouer net sur place un homme intelligent et énergique par ailleurs.

Cette peur empêchera encore de dire qu'on veut suivre une loi morale et pure, et portera même à se vanter de certaines fautes. En bref, on sera comme honteux d'être honnête et religieux et fier parfois d'être vicieux !

II. — *De quelle manière le combattre ?*

En présence des ravages du respect humain, qu'avez-vous à faire ? Le combattre. Oui, et tous nous devons y travailler. Et si quelques-uns se reconnaissent contaminés par ce mal, qu'ils veuillent bien se persuader :

Premièrement, que le respect humain est une lâcheté : la honte de passer pour chrétien révèle une faiblesse indigne d'un homme de cœur et dénote un manque absolu de caractère. Ceci est si vrai que même ceux qui vous ont arrêté par cette crainte vous méprisent. Ils disent : « Il a eu peur; il a suffi d'un mot pour l'abattre; c'est un poltron ! »

Secondement, que le respect humain est un mépris de Dieu. Du fait que nous lui appartenons, notre personne, notre famille, le monde, nos préoccupations et nos entreprises doivent lui céder le pas. Préférer, servir ou craindre les hommes plus que lui, c'est lui faire injure, usurper sa puissance et sa gloire, encourir sa réprobation. « Quiconque aura rougi de moi et de mes paroles devant les hommes, je rougirai de lui devant mon Père. » (Luc, IX, 26).

En plus, il est bon de s'afficher une bonne fois, de se compromettre à fond ; quand on saura que vous êtes chrétien et que vous voulez vivre en chrétien, on vous laissera en paix. Devant la Haute Cour paraissait comme témoin le chansonnier Botrel. Il fallait prêter serment. Point de crucifix. Botrel le cherche des yeux ; ne l'apercevant nulle part, il dit simplement : « Je suis chrétien ; je suis donc un crucifix vivant. » Puis traçant sur lui-même un grand signe de croix il ajoute : « Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, je jure de dire la vérité. » Tous les francs-maçons faillirent s'évanouir. Voilà une conviction qui s'affirme.

M. f., des convictions sincères attirent la véritable estime : même dans des milieux hostiles, on s'incline devant l'homme droit, chrétien sans peur parce que sans reproche.

Encore un excellent moyen de vous entraîner à bannir le respect humain : c'est de s'appuyer sur des amis qui vous aident aux heures difficiles. En conséquence, inscrivez-vous non comme membres honoraires et oisifs, mais comme membres actifs, dans les œuvres paroissiales. En vous arrachant à l'isolement, vous vous évaderez de la peur. Vous deviendrez même, pour d'autres, un secours, au lieu d'être le vaincu qui glisse sans résistance à l'abîme. Apprenez donc de S. Jean-Baptiste à être des chrétiens vigoureux qui se font un honneur de croire en Dieu et de vivre en union avec lui.

En cet affranchissement de la peur du monde, S. Paul salue la vertu du Seigneur (II Cor., III, 17). Il y discerne le prélude, ici-bas, de la gloire céleste (Rom., VIII, 21).

LES SAINTS PATRONS

Sainte Barbe, patronne des pompiers, artilleurs, mineurs, etc.
(4 décembre)

LA SAINTE QUI PRÉSERVE DE LA MORT SUBITE

Mes frères,

La sainte que vous êtes venus prier en ce jour de sa fête, selon votre louable coutume, est la Patronne de bien des professions. Elle l'est des pompiers, des artilleurs, des mineurs, des carriers, et en général de tous les états qui sont exposés au péril du feu, aux explosions de la poudre. D'où vient, m. f., qu'une faible jeune fille a été choisie comme patronne de professions qui réclament tant de force et d'intrépidité ? D'où vient, surtout, que des corporations si diverses se réclament de son patronage ? C'est que sainte Barbe, quoiqu'elle ne fût qu'une enfant et une femme, a montré un courage et une force extraordinaires au milieu des supplices ; c'est que les différentes corporations qui implorent sa protection ont cela de commun que leur exercice est dangereux et expose à une mort subite et imprévue. Or, par sa mort très sainte, votre Patronne a mérité de Dieu le pouvoir de préserver des dangers, ou tout au moins de la mort imprévue qu'ils peuvent occasionner, ceux qui l'invoquent avec confiance.

I

Sainte Barbe naquit en Orient, aux environs de Nicomédie, vers le début du IIIe siècle de l'ère chrétienne. Son père, Dioscore, était riche et puissant, mais en même temps païen farouche et de mœurs brutales. Il aimait jalousement sa fille, au point qu'afin de jouir seul de sa vue et de sa présence il fit construire une haute tour où il la tint enfermée durant toute son enfance et toute sa jeunesse. C'est pour cela qu'on représente ordinairement votre Patronne avec une tour à ses côtés.

Toutefois, Dioscore ne voulait pas laisser grandir sa fille dans l'ignorance. Aussi lui amena-t-il des maîtres savants, au nombre desquels, croit-on, se trouvait Origène. Celui-ci était chrétien ; en même temps qu'aux sciences humaines, il initia son élève à la plus noble et à la plus nécessaire des sciences, celle de la religion de Jésus-Christ. Sainte Barbe se montra une élève modèle, et c'est sans doute pour ce motif que les étudiants des collèges catholiques l'ont choisie pour une de leurs patronnes, que Paris même compte aujourd'hui encore un collège sous son vocable, le collège Ste-Barbe, tout voisin du Panthéon.

Notre jeune vierge accueillit même avec tant d'enthousiasme les enseignements religieux de son maître que, pénétrée d'amour pour Jésus-Christ, elle résolut de se consacrer à lui tout entière. Aussi, son père lui ayant proposé un riche parti, elle le remercia, sans se laisser fléchir par ses instances ni par ses larmes. Dioscore, vivement affecté par ce refus, décida de voyager pour tromper son chagrin, espérant que le temps rendrait sa fille plus docile.

Il n'en fut rien. Quand il revint, non seulement elle persistait dans son refus, mais elle lui apprit qu'elle était chrétienne ; il le vit bien, du reste, aux emblèmes religieux dont elle avait orné ses appartements.

Dioscore essaya tout d'abord de la ramener par la persuasion au culte des idoles. N'y pouvant parvenir, il entra dans une violente colère et s'élança sur sa fille pour la percer de son glaive. L'infortunée s'enfuit ; le furieux la poursuivit. Elle allait succomber sous ses coups, arrêtée par un rocher qui se dressait devant elle ; mais, dit la légende, ce rocher, plus tendre que le cœur du père, s'ouvrit pour lui donner passage et se referma sous les yeux du père stupéfait.

Deux bergers ayant surpris la retraite de la jeune fille la dénoncèrent à Dioscore. Celui-ci vint se saisir de son enfant et, après l'avoir brutalisée, la livra au préteur Marcien pour qu'il la traitât selon la rigueur des lois contre les chrétiens. Celui-ci parut un instant prendre en pitié cette enfant si jeune et si délicate, et essaya par des promesses de la détourner de ce qu'il appelait ses superstitions. Il n'eut pas plus de succès que Dioscore. Alors il recourut aux supplices, il ordonne de déchirer à coups de fouet son pauvre corps ; puis, comme on le fera plus tard à sainte Agathe, il lui fait couper les seins, et ordonne de la promener nue dans les rues sous les huées de la populace. Mais Dieu vient en aide à sa fidèle servante ; il guérit miraculeusement ses plaies, enveloppe comme d'un vêtement de lumière la vierge très chaste et la dérobe ainsi aux yeux des païens. Une femme du nom de Julienne, témoin de cette constance et de ces miracles, se convertit soudain. Alors Marcien, pour en finir, ordonna de décapiter les deux courageuses chrétiennes. Dioscore, par un raffinement de barbarie, revendiqua le triste privilège de trancher la tête à sa fille.

II

On raconte que, parvenue au sommet de la montagne où devait avoir lieu son exécution, sainte Barbe s'agenouilla et, avant de courber la tête sous le glaive, adressa à Dieu cette prière : « Seigneur Jésus, bonté infinie, vous qui êtes le solide fondement de l'espérance et du salut de ceux qui croient en vous, faites, je vous prie, que tous ceux qui vous invoqueront au souvenir de vos souffrances et de ma mort ressentent en toutes circonstances les effets de votre miséricorde, et surtout qu'à la fin de leur vie ils reçoivent avec un cœur contrit et humilié l'huile sainte et le céleste viatique des mourants, et qu'ils soint délivrés des embûches des démons. Et maintenant, ô mon Dieu, recevez mon sang et ma vie, je remets mon âme entre vos mains ! »

A ces mots, une voix du ciel se fit entendre : « Venez, la bien-aimée du Seigneur, venez, le ciel vous est ouvert. Tout ce que vous avez demandé vous sera accordé. »

C'est confiant en cette prière et en la réponse du ciel que, de temps immémorial, le peuple chrétien invoque sainte Barbe comme une des patronnes de la bonne mort. Naturellement, ceux-là l'invoquent tout particulièrement que leur profession expose davantage à une mort subite : les pompiers, qui dans la lutte contre l'incendie risquent d'être asphyxiés par la fumée, écrasés par les pans de murs qui s'écroulent, précipités dans les flammes par les poutres et les planchers qui s'effondrent ; — les artilleurs, si exposés, même en temps de paix, à être les premières victimes de leur pièce lorsqu'elle éclate accidentellement ou fonctionne mal, si exposés surtout au feu de l'artillerie ennemie en temps de guerre ; — les mineurs, qui à des centaines de mètres sous terre risquent d'être ensevelis vivants à la suite d'un coup de grisou ou de quelque autre accident ; — les carriers, eux aussi, qui emploient fréquemment des explosifs pour détacher les blocs de pierre et sont parfois victimes d'une déflagration trop prompte ou trop tardive.

On invoque aussi sainte Barbe pour être préservé de la foudre, et voici pour quelle raison. A peine Dioscore avait-il tranché la tête de son héroïque enfant, que le tonnerre retentit dans un ciel sans nuage et le foudroya, ainsi que Marcien, le juge païen qui avait autorisé son acte barbare. Ce double châtiment, qui semble mettre la foudre aux mains de la Sainte, encourage les fidèles à recourir à elle dans les orages, et certainement au ciel elle redit à Dieu, en faveur de ceux qui l'invoquent parmi les éclats effrayants du tonnerre : « De la foudre et de la tempête, délivrez-les, Seigneur ! »

III

Tous ceux dont nous venons de parler invoquent sainte Barbe parce qu'exerçant une profession périlleuse, ils sont plus que d'autres exposés aux coups imprévus de la mort. Ils ont raison. Mais ceux dont la profession n'offre pas autant de dangers n'ont-ils aucun motif ni aucun intérêt de se placer sous la protection de cette sainte? Ne le croyez-pas, m. f. Tous, tant que nous sommes, nous avons lieu de craindre la mort subite et imprévue. Notre-Seigneur a dit à tous, sans exception : « Soyez toujours prêts, car la mort viendra à vous comme un voleur au milieu de la nuit, au moment où vous y penserez le moins. » Ouvrez les journaux : que d'accidents vous y lisez ! Prêtez l'oreille autour de vous : que de morts subites vous entendez raconter ! Celui-ci est mort durant son sommeil, celui-là en se mettant à table, un autre est tombé d'une échelle ou de son grenier et s'est fracturé le crâne... Que d'accidents mortels de moto, d'auto, d'avion, de chemin de fer !... Pouvons-nous nous flatter qu'un accident de ce genre ne viendra pas subitement mettre fin à nos jours?

Et à supposer que nous ne mourions ni tragiquement ni subitement, sommes-nous sûrs qu'un prêtre se trouvera là et arrivera à temps pour nous administrer les derniers sacrements? Les prêtres sont si rares chez nous aujourd'hui, et il faut parfois les aller chercher si loin! Et les familles, et à plus forte raison le malade, se font si facilement illusion sur le danger que court celui-ci, que bien souvent, trop souvent, elles attendent trop tard pour appeler le prêtre.

Eh bien! sainte Barbe, qui eut la douleur de mourir sans sacrements, — grâce à Dieu, elle n'en avait pas besoin, son courageux martyre lui en tenant lieu, — sainte Barbe a reçu du ciel le privilège de ne pas laisser mourir sans sacrements ceux qui l'ont fidèlement invoquée et lui ont pieusement demandé cette grâce pendant leur vie, et plus d'une fois elle a exercé miraculeusement ce privilège en faveur de ses dévots serviteurs ; la vie de S. Stanislas Kostka, en particulier, en renferme un touchant exemple.

Prions donc tous sainte Barbe, m. f., puisque tous nous avons si grand besoin de sa protection. Demandons lui d'être préservés de la mort subite, d'être tout au moins préservés de la mort imprévue et non préparée, car c'est cette dernière seule qui est redoutable. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE DE S. NICOLAS

SA VIE DE SAINTETÉ

Plan. — Application du texte : *Justum deduxit, etc.*

I. *Les voies droites.* — Ce sont : 1° la piété, qui rapproche S. Nicolas de Dieu ; 2° la pureté, qui lui permet de le découvrir. Ces deux voies le conduisent à Dieu dès l'enfance. — Application aux *enfants* dont il est le protecteur.

II. *Le royaume de Dieu.* — 1° Royaume céleste, qui sépare S. Nicolas du monde, pour qu'il se sanctifie ; 2° royaume terrestre, qui ramène S. Nicolas dans le monde, pour qu'il le sanctifie. Cette double vision le

prépare et l'attache au service de Dieu. — Application aux *séminaristes* dont il est le modèle [1].

III. *La science des Saints* — 1° Elle a la foi pour objet : S. Nicolas en a été l'Apôtre, le Confesseur et le Docteur. 2° Elle a la charité pour terme : S. Nicolas l'a pratiquée envers Dieu, envers le prochain Ces deux vertus l'unissent intimement à Dieu. — Application à toutes *les âmes soucieuses de perfection.*

Justum deduxit Dominus per vias rectas, et ostendit illi regnum Dei, et dedit illi scientiam sanctorum.
(Sap., x, 10).

Mes frères,

Parmi les saints qui se partagent la faveur populaire, l'un des plus privilégiés est assurément celui que nous honorons aujourd'hui. Il a quitté ce monde depuis bientôt seize siècles et, après tant de générations écoulées, sa renommée remplit encore l'univers catholique. De l'Orient à l'Occident, dans l'Eglise latine comme dans l'Eglise grecque, partout son nom est connu, sa mémoire vénérée, son culte répandu.

Cette faveur universelle et persistante, S. Nicolas la doit sans doute, en partie, au charme des gracieuses légendes qui ont fleuri autour de sa vie, rivalisant de merveilles pour mieux accréditer son pouvoir. Il la doit surtout au souvenir des admirables vertus qu'il a pratiquées et que ses miracles ne font qu'illustrer. On ne saurait, en effet, l'oublier : avant d'être un thaumaturge, le glorieux patron de cette église fut un saint. Et c'est précisément son éminente sainteté qui fonde et qui explique son extraordinaire puissance.

Vous ne serez donc pas surpris, m. f., si, délaissant aujourd'hui le personnage transfiguré dans l'imagination populaire par le nombre et l'éclat de ses prodiges, je m'attache uniquement à vous montrer en S. Nicolas l'Homme de bien, le Juste, le Saint, — celui qu'autrefois l'Eglise avait choisi pour patron et donné pour modèle non seulement aux enfants et aux écoliers, dont il reste toujours le protecteur, mais aussi aux jeunes clercs et aux prêtres eux-mêmes.

De ce triple patronage, les paroles que j'ai prises pour texte peuvent, ce me semble, rendre raison :

1° Si le Saint dont nous célébrons la mémoire est devenu le modèle de l'enfance, c'est que la Sagesse divine l'avait tout d'abord conduit vers Dieu par les voies droites de la piété et de la pureté : *Justum deduxit per vias rectas.*

2° S'il a été offert en exemple aux aspirants au sacerdoce, c'est que cette Sagesse l'avait ensuite préparé et attaché au service de Dieu par la double vision de son royaume, au ciel et sur terre : *et ostendit illi regnum Dei.*

3° S'il reste enfin pour tous, prêtres et fidèles, un sujet d'imitation, c'est que cette même Sagesse incréée l'a intimement uni à Dieu, en lui communiquant, avec la foi et la charité, la science parfaite des saints : *et dedit illi scientiam sanctorum.*

[1] Le Grand Séminaire assistait à la fête patronale.

Voilà ce que je me propose de vous montrer par le bref récit de sa vie et l'exposé de ses vertus.

I. — *Les voies droites*

Deux voies, ai-je dit, conduisent directement à Dieu : la piété qui l'approche et la pureté qui le découvre Elles sont inséparables : pas de vraie piété sans vertu, pas de solide vertu sans piété. Aussi bien, S. Nicolas enfant a-t il suivi l'une et l'autre.

1° *La piété.* — Il était né, vous le savez, vers l'an 270, à Patare, l'une des villes les plus riches et les plus populeuses de cette partie de l'Asie Mineure que S. Paul avait jadis évangélisée. Or, racontent tous ses biographes, dès l'âge le plus tendre il donna des signes non équivoques de prédestination et à tous il apparut comme un ange de piété. Piété naïve et charmante, piété touchante, piété précoce ! Elle était l'annonce et le prélude de sa sainteté future. « Le chemin du Juste, dit l'Ecriture, est semblable à une aurore, dont la clarté déjà belle au matin va grandissant jusqu'aux splendeurs du plein midi. »

Cette vertu, notre jeune saint l'avait, pour ainsi dire, recueillie dans son berceau. C'était un legs du passé, le précieux héritage transmis par ses parents chrétiens. Ceux-ci, en effet, par leur ferveur et leurs saintes habitudes, avaient admirablement préparé dans son âme l'éclosion de ce germe sacré que la grâce du baptême y devait déposer.

Et, après l'éclosion, ils en favorisèrent le développement. Auprès d'eux, l'enfant apprit à connaître et à aimer Dieu, bégayant son nom et balbutiant ses louanges. Avec eux, il apprit ensuite à l'honorer et à le servir, les accompagnant à l'église et prenant sa part à la divine liturgie, heureux alors de le voir de plus près et de le contempler à loisir, d'entendre sa parole et de chanter sa gloire.

Dans cette atmosphère de foi et de piété, toute son âme se dilatait. C'était pour lui, assure-t-on, un ravissement perpétuel, une radieuse transfiguration de tout son être, un épanouissement dans la lumière et la chaleur d'En Haut, une source vive d'ineffable bonheur qui, jaillissant sans cesse au plus intime de son cœur, sans cesse aussi le ramenait dans la maison de Dieu, devenue sa maison. « Il ne quittait pas, est-il dit, les saints parvis. »

2° *La pureté.* — Qu'une telle piété, se développant avec l'âge, ait protégé son innocence, ceux-là seuls pourraient en douter qui ignorent de quelles délicatesses elle est la source. Instinctivement elle l'éloignait du mal et de toutes les apparences du mal, du péché et de toutes les occasions du péché.

La précaution n'était pas vaine. A la fin du IIIe siècle, sa ville natale passait pour l'une des plus corrompues du continent asiatique. La douceur de son climat, la visite de son temple, la fréquentation de son port, le luxe et la richesse de ses habitants lui avaient valu ce triste privilège. Dans

ses rues, le vice s'étalait provoquant et fascinateur ; sur ses places, la débauche régnait en souveraine ; dans les théâtres et dans les thermes, au cirque et au forum, partout retentissait le cri d'une luxure effrénée. On s'étonnait que le feu de Sodome n'eût pas encore détruit dans l'impudique cité les crimes de Sodome.

Comment échapper à l'influence d'un pareil milieu, quand on est adolescent et que le bouillonnement des passions naissantes se fait au dedans le complice trop naturel des suggestions du dehors ? Il n'y a qu'un seul moyen de salut : se détourner et fuir, murer son âme et se faire en soi-même une cellule close.

Tel fut le parti de S. Nicolas. Partageant tout son temps entre la prière et l'étude, il n'eut point de loisirs pour les fréquentations dangereuses et les divertissements pervers. Le cœur tourné vers Dieu, le regard fixé au ciel, l'âme toujours en haut, il n'aperçut même pas les turpitudes de la terre ; et il passa à travers la boue de ce monde sans en recevoir la moindre éclaboussure, « plus semblable, dit son premier historien, à un ange descendu des cieux qu'à un homme de chair et de sang, passible et mortel. »

La Sagesse divine qu'il avait prise pour guide avait conduit ses pas par les voies droites de la piété et de la pureté. Elle l'avait mis sur le chemin de la perfection.

Application. — C'est aussi dans cette voie que l'Eglise s'efforce d'engager les enfants qui lui sont confiés. Et ne peut-elle pas se flatter d'y avoir un instant réussi, lorsqu'au jour de leur première communion ou de leur communion solennelle elle les voit, comme leur glorieux Patron, le front tout illuminé des rayons de la foi, le regard étincelant d'une joie inconnue, l'âme transfigurée, baignée de lumière et d'amour ? Comme lui alors, d'un seul élan du cœur, ils vont droit à Dieu, attirés à lui, portés vers lui, et par leur piété qui si ardemment le désire, et par leur pureté qui si manifestement l'entrevoit.

Mais, hélas ! le monde ne tarde pas à les ressaisir. Après quelques mois de séparation, quelques années au plus, l'indifférence, le mépris, l'hostilité même ont souvent remplacé dans ces jeunes cœurs les sentiments de respect, de vénération et d'amour qu'on s'était efforcé de leur inculquer. La foi est atteinte ; la piété n'existe plus. Et avec elles croule la vertu. Les voilà désormais livrés, sans contrôle et sans frein, à toutes leurs passions, courant au devant de toutes les sollicitations, en proie même parfois à des vices qui, eux aussi, selon la parole d'un évêque, « n'attendent pas toujours le nombre des années. » Ce sont des âmes perdues. Ce sont des âmes mortes.

Oh ! grand saint, ayez pitié de ces pauvres égarés et renouvelez en leur faveur votre antique miracle ! Tirez-les du cloaque infect où un monde méchant et pervers les a jetés et où ils croupissent dans la fange de leurs désordres. Rappelez-les à la vie, à la vie morale, à la vie divine ; et, avec la santé de l'âme et du corps, rendez à leur jeunesse flétrie l'éclat de sa primitive beauté.

Et puis, étendez votre protection sur ces enfants qui nous restent. Veillez sur eux, protégez-les, défendez les ! Tant de dangers les menacent qu'ils ignorent encore. Affermissez-les dans le bien et faites-les croître dans le Christ, afin de préparer avec eux cette génération nouvelle que depuis si longtemps nous appelons de nos vœux et qui, par sa foi, sa piété et sa vertu, est destinée à rétablir dans les âmes et dans le monde le royaume de Dieu.

II. — *Le royaume de Dieu*

Ce terme de « royaume de Dieu », m. f., revêt une double signification : tantôt il désigne le ciel, où Dieu règne en effet sur les élus qui participent à sa gloire et jouissent de son bonheur ; et tantôt il désigne l'Eglise, où Dieu règne aussi, malgré l'opposition du monde et du démon, sur les âmes fidèles qui observent sa loi et lui demeurent unies par la grâce.

Dans les deux sens, le terme est applicable à S. Nicolas. La suite de son histoire va le montrer.

1° *Le royaume céleste.* — Orphelin de bonne heure et resté seul à la tête d'une fortune considérable, S. Nicolas, est-il raconté, se tourna davantage vers Dieu, devenu son unique père. Il implora ses lumières et lui confia sa vie. « Seigneur, disait-il, faites moi connaître votre volonté et montrez moi le chemin que je dois suivre. Car, c'est vous, ô mon Dieu, que je cherche : vous, la beauté que rien ne flétrit, la puissance que rien n'ébranle, la paix que rien ne trouble ; vous, la vérité sans nuage, la joie sans mélange, le bonheur sans fin. C'est vers vous que mon âme aspire »

C'était, en somme, le ciel qu'il désirait et que, par avance, il entrevoyait. Le pur regard de sa foi, perçant tous les voiles, pénétrait jusqu'aux splendeurs de l'éternel royaume. Or, pour le posséder, ce royaume, plus rien désormais ne l'arrête et plus rien ne lui coûte. Il brise tous les liens, il rompt toutes les entraves. Il se sépare du monde et de tout ce qui le retenait au monde. Il renonce aux plaisirs, il abandonne les richesses, il fuit les honneurs. Il veut la solitude, il la cherche et il la trouve non loin de sa ville natale. Là, seul à seul avec Dieu, devant sa face, à ses pieds, sur son cœur ; là tout entier à Dieu, sans réserve, sans partage, sans division, sans restriction, il ne s'occupe plus que de Dieu et de ce qui peut plaire à Dieu.

Dieu aime la pauvreté : il se fait pauvre, vendant tous ses biens et se privant du nécessaire. Dieu aime l'humilité : il est humble d'esprit et de cœur, s'effaçant devant tous et se faisant oublier de tous. Dieu aime la pureté : il reste chaste, mortifiant ses sens et « réduisant son corps en servitude. » Et ainsi, de vertu en vertu, de perfection en perfection, il monte, sous son regard et avec sa grâce, jusqu'à ces hauteurs sublimes où

il nous apparaît plus près du ciel que de la terre, plus près de Dieu que des hommes, déjà transfiguré. C'est le sommet de la perfection, c'est la sainteté.

2° *Le royaume terrestre.* — Mais la sainteté acquise ne peut demeurer stérile ; il faut qu'elle serve ; il faut qu'on la communique. Voilà pourquoi m. f., la Sagesse divine, qui a d'abord séparé S. Nicolas du monde pour qu'il se sanctifie, va maintenant le ramener dans le monde pour qu'il le sanctifie. Au royaume de Dieu au ciel succédera pour lui le royaume de Dieu sur terre. Vous savez en quelles circonstances.

Fuyant les dignités ecclésiastiques que ses concitoyens voulaient lui imposer en raison même de sa sainteté, notre Bienheureux s'était réfugié dans la ville épiscopale de Myre où, moins connu, il espérait échapper aux louanges des hommes et aux honneurs de l'Eglise. Mais en vain : « la gloire poursuit les saints qui la fuient. » C'est précisément là que Dieu l'attendait pour l'investir de la charge redoutée. C'est là qu'il le désigne miraculeusement au choix des évêques assemblés ; là, qu'il le fait acclamer par tout un peuple joyeux ; là, qu'il l'oblige à prendre conscience de sa vraie vocation ; là, qu'il triomphe des alarmes de son humilité ; là enfin, qu'il le fait ordonner, et sacrer, et asseoir sur le trône d'un archevêché vacant.

« O sainte Eglise de Myre, s'écrie ici l'un de ses plus anciens panégyristes, que tu es heureuse d'avoir été ainsi choisie comme la portion bénie de ce royaume de Dieu qu'ici-bas S. Nicolas est appelé à évangéliser ! Sur toi brillera la lumière de sa doctrine ; sur toi resplendira la beauté de ses vertus ; sur toi rejaillira un jour l'éclat de sa gloire. Accueille donc avec joie cet auxiliaire divin qui vient t'apporter l'impérissable vie, la maintenir, l'accroître, la défendre et la ressusciter. C'est l'œuvre du Christ qu'il vient accomplir au milieu de toi. »

Application. — C'est aussi à l'œuvre du Christ, m. f., que se préparent les jeunes clercs que jadis l'Eglise avait placés sous le patronage de S. Nicolas.

Comme lui, au temps de leur enfance, ils ont marché par les voies droites de la piété et de la pureté, guidés, conduits par les mystérieuses dispositions d'une Providence toujours attentive et toujours prévenante, qui, de tant de manières, a favorisé en eux l'éclosion d'une vocation naissante.

Comme lui, au temps de leur adolescence, arrivés à cette croisée des chemins où le choix d'une vie s'impose et se décide, ils se sont tournés davantage vers Dieu et lui ont adressé la même prière humble et confiante : « Seigneur, faites-nous connaître votre volonté et montrez nous la route à suivre. »

Comme lui encore, à l'heure même où l'avenir s'ouvrait devant eux plein de riantes promesses, ils se sont séparés du monde et de tout ce qui les retenait au monde, pour s'attacher à Jésus-Christ et gravir avec lui les pentes escarpées de la Montagne sainte, pacifiques conquérants d'un royaume qui n'est pas de la terre.

Comme lui enfin, ils ont cherché la solitude favorable au recueillement et l'ont trouvée derrière les murs austères d'un Séminaire. Là, comme à lui, Dieu leur parle, Dieu les éclaire, Dieu les sanctifie. Il les purifie par la pénitence ; il les élève par la méditation ; il les transforme par la grâce. Année par année, à mesure que croît leur perfection, il les grandit par des ordinations successives, jusqu'au jour où, ayant reçu l'onction sainte, ils seront consacrés à leur tour et faits prêtres pour l'éternité.

Alors, saints de la sainteté même de Dieu et investis d'un pouvoir souverain, à la fois représentants officiels de l'Eglise et dispensateurs attitrés des mystères de Dieu, ils retourneront, eux aussi, dans le monde pour le sanctifier et le faire vivre de toutes les richesses divines, lumières et grâces, qu'ils auront amassées.

Sublime mission que celle-là ! Mais tâche ingrate et difficile ! Ce ne sera pas trop pour eux, s'ils y veulent réussir, de posséder en plénitude cette science des saints, dont il me reste encore à vous parler.

III. — *La science des saints*

Toute la science des saints, m. f., consiste à mieux connaître Dieu pour l'aimer davantage. Elle a la foi pour objet et la charité pour terme : la foi, qui élève l'homme au-dessus des sens et de la raison et, d'un bond, le transporte jusqu'au seuil de l'éternité, pour scruter, avec S. Paul, « les profondeurs insondables du Dieu vivant » : Trinité, Incarnation, Rédemption, « et les inestimables trésors du Christ ressuscité » : l'Eglise, la Grâce, les Sacrements ; — la charité, qui ensuite le pousse vers ce Dieu découvert par la foi, pour l'étreindre en lui-même, parce que source de tout bien et souveraine beauté, et dans les créatures sorties de ses mains, parce que faites à son image et à sa ressemblance. La foi fixe sur Dieu notre esprit ; la charité y attache notre cœur ; l'une et l'autre nous unissent à lui par le fond même de l'âme et nous font vivre de sa vie, puisque par elles nous le connaissons et nous l'aimons comme il se connaît et s'aime lui même.

Si telle est, m. f., en ses éléments constitutifs, la science des saints conférée par la divine Sagesse, nous pouvons affirmer sans crainte que S. Nicolas l'a possédée au plus haut degré, car toute sa vie d'évêque se résume précisément dans la pratique des deux grandes vertus qui la conditionnent.

1° *La foi.* — Homme de foi dans toute l'acception du terme, non seulement il a vécu d'elle, mais il n'a vécu que pour elle. Il en a été successivement l'Apôtre, le Confesseur et le Docteur.

Son unique ambition est de faire connaître et adorer Jésus-Christ. Voilà pourquoi il le prêche

inlassablement. Il prêche son culte « en esprit et vérité » à des hommes ignorants et grossiers, imbus de toutes les superstitions et, depuis des siècles, plongés dans la nuit de l'idolâtrie. Il prêche sa loi qu'un seul mot résume, le sacrifice, à des cœurs asservis, livrés aux plus basses jouissances et que la passion tient rivés à la terre. Il prêche sa doctrine enveloppée d'ombres et de mystères à des esprits orgueilleux et superbes, enflés de leur sagesse, qui, à Myre comme ailleurs, tiennent encore le sceptre des idées, règnent dans les écoles et les académies. Malgré tant d'obstacles et de difficultés, il réussit néanmoins à faire partager sa foi. Chaque jour, il gagne de nouveaux disciples au Christ, de nouvelles âmes à Dieu.

Cette foi ensuite, il la confesse, la proclamant hardiment à la face du monde, en dépit des menaces et des violences dont elle est l'objet. Voici, en effet, que la persécution, longtemps apaisée, a soudain repris. Elle se déchaîne avec fureur sur toute l'étendue de l'Empire romain ; partout, les églises sont fermées, les prêtres massacrés, les fidèles arrêtés, tous les chrétiens mis en demeure d'apostasier sous peine de prison, d'exil ou de mort.

Inébranlable dans sa foi, l'évêque de Myre donne à son troupeau l'exemple de la fidélité. Après avoir subi la torture, il est jeté, rapportent les anciens textes, dans la basse fosse d'une prison pour y souffrir, pendant de longs mois, au milieu d'une promiscuité dégoûtante, le froid, la faim, la soif, les brutalités des soldats et les sévices des bourreaux. Mais rien ne peut lasser sa patience ; rien ne peut vaincre sa constance. Il est le héros du Christ, le confesseur de sa foi.

Il en est enfin le défenseur. Le Christ qu'il adore n'est pas un Christ mutilé, amoindri, défiguré par l'hérésie. Il est Dieu, vrai Dieu, fils unique de Dieu. Consubstantiel à son Père, il lui est égal en toutes choses, en majesté, en puissance, en durée, en sagesse, en amour. Voilà ce qu'il soutient à Nicée et défend contre Arius, qui prétend rabaisser le Verbe de Dieu au niveau d'une créature. Se dressant contre lui de toute la hauteur de sa foi outragée, Nicolas l'anathématise et le condamne avec les Pères du Concile. Ce n'est pas impunément qu'on touchait au Christ et qu'on essayait de déchirer sa robe sans couture.

2° *La charité.* — Faut-il croire cependant, comme certains le prétendent, qu'emporté par son zèle il se soit un jour oublié jusqu'à frapper son adversaire ? C'est assez peu vraisemblable. Mais si, malgré tout, il eut des cris indignés et des colères éclatantes, eh bien ! ces cris étaient les cris passionnés d'une âme éprise de la vérité, et ces colères furent les colères de l'amour.

D'ailleurs, de cet amour ardent, exclusif et jaloux, qui ne pactise pas avec l'erreur, je trouve un autre exemple dans sa vie. Il suffit de me rappeler avec quelle vigueur il a poursuivi le culte des faux dieux, lorsque le christianisme triomphant s'est enfin installé, à l'avènement de l'empereur Constantin, sur le trône des Césars. Alors, lui aussi, veut en finir avec ces sacrifices si souvent imposés par la violence, avec ces autels détestés témoins de tant d'apostasies forcées, avec ces temples déserts qui ne servent plus qu'à la débauche. Et, parcourant tout le territoire de sa métropole, il abat les idoles, il renverse les autels, il détruit ces repaires infâmes, derniers asiles du démon, afin d'édifier sur leurs ruines amoncelées de nouvelles églises à la gloire du Christ et en l'honneur des saints.

Mais, autant son amour est absolu et inflexible quand il s'agit de Dieu, de ses droits, de sa justice, de sa vérité, autant il devient doux, affable, bon et compatissant quand il s'agit des hommes et de la misère des hommes. Alors toute sa charité se fond dans une immense pitié. Pitié qui aime et pitié qui agit. Pitié qui le fait souffrir avec ceux qui souffrent et « recevoir en lui-même comme le contre-coup des maux qu'ils endurent » ; et pitié qui donne et se donne, et pour soulager les misères multiplie les bienfaits. Elle prenait naissance, cette pitié, dans ce qu'il y avait de meilleur en lui : le cœur ; et dans le cœur, ce qu'il y avait de plus élevé et de « plus approchant de Dieu » : la bonté. Bonté naturelle, qui instinctivement l'apitoyait et l'inclinait sur toutes les souffrances humaines ; bonté surnaturelle, qui lui montrait en tous les malheureux les membres souffrants de Jésus crucifié.

C'est d'elle, de cette bonté surélevée par la grâce, qu'ont jailli au cours de sa vie mortelle tant d'œuvres de bienfaisance et de miséricorde, dont l'histoire a conservé, sinon le détail précis, du moins le souvenir fidèle, et qui, plus que tout le reste peut-être, lui a mérité de vivre dans la mémoire des hommes et lui a assuré ici-bas une glorieuse immortalité.

Application. — Car la gloire, ô grand Saint, dont Dieu vous a éternellement couronné dans le ciel, n'a point fait pâlir celle de la terre. Elle rayonne toujours autour de votre nom vénéré, le plus connu, le plus aimé, le plus saintement populaire de tous les noms illustres dont notre histoire religieuse est si fière.

Elle rayonne aussi autour de vos miracles que, durant votre vie et après votre mort, vous avez semés avec une si étonnante prodigalité et qui, avec la confiance des individus et des peuples, vous ont valu le glorieux titre de « thaumaturge », décerné par l'Eglise.

Elle rayonne enfin et surtout autour de vos vertus héroïquement pratiquées, « cortège étincelant que nous admirons de loin comme des fleurs de lumière » : la piété, la pureté, l'humilité, et la foi la plus vive, et la charité la plus ardente, et mille autres vertus qui ont mis à votre front une auréole d'un incomparable éclat.

Elles nous restent du moins, ces vertus, comme un modèle parfait, proposé à notre imitation, de cette vie chrétienne imposée à tous, de cette per-

fection chrétienne demandée à tous, prêtres et fidèles, que la pénitence prépare, que la foi établit, que la charité couronne, qui dès ici-bas forme le Christ en nous et nous forme dans le Christ, jusqu'au jour où, semblables à lui et par lui semblables à Dieu, nous mériterons de le voir et de le posséder dans la splendeur de sa gloire qui est aussi notre gloire. Ainsi soit il.

POUR L'IMMACULÉE-CONCEPTION

SENS ET FRUITS DE CETTE FÊTE

Plan. — I. L'Immaculée Conception est : *a)* un prodige de préservation ; *b)* une merveille de sainteté.
II. Sentiments que doit nous inspirer l'Immaculée Conception : *a)* l'horreur du péché ; *b)* une grande estime pour la grâce sanctifiante.

Mes frères,

Qu'elle est délicieuse, la fête que nous célébrons en ce jour !

Qu'évoque-t-elle en effet dans l'esprit, sinon une ravissante vision de pureté, de blancheur, de clarté, d'innocence ? C'est la glorification de notre Mère du ciel dans ce qu'elle estime le plus, à savoir, l'intégrité de son âme.

Arrêtons notre attention devant ce mystère qui nous est proposé et contemplons avec délices Marie conçue sans péché.

I

1. — Et d'abord, quelle ineffable merveille de préservation s'offre à notre esprit !

Un incendie ravage tout dans une forêt ; or, voilà qu'au milieu de l'embrasement général, un arbre se conserve intact, reste chargé de feuilles et de fleurs, et porte un fruit incomparable, qui doit à lui seul repeupler la forêt détruite.

Le démon tient sous sa domination le genre humain ; mais, ô prodige ! une jeune fille lui échappe, elle conserve sa liberté, elle l'enchaîne lui-même.

Cet arbre miraculeusement sauvé, vous le devinez, n'est qu'un symbole. Quant à cette vierge victorieuse, son nom monte déjà de vos cœurs sur vos lèvres : c'est Marie !

Oui, Marie est la véritable arche de salut. Alors qu'un déluge affreux se répand dans le monde, alors qu'un torrent d'iniquités couvre la face de l'univers, faisant une victime de chaque existence humaine, Marie, soutenue par la main du Tout-Puissant, s'élève au-dessus des flots et surnage par dessus toutes ces horreurs de destruction et de mort.

Nouvelle Esther, elle entend le Roi des rois lui déclarer que la loi fatale, qui condamne tout son peuple à la mort, n'est point faite pour elle.

Terre privilégiée, l'homme ennemi n'a pu y jeter même subrepticement le moindre grain d'ivraie.

O Eglise de Dieu, pleurez, pleurez sur la venue au monde de vos plus grands saints ! Quelque éclatante ou méritoire qu'ait pu être dans la suite leur existence, il faut reconnaître qu'elle a commencé par une honte, la honte du péché. Effacez donc de leur vie ces heures fatales, qui les virent dans l'inimitié de Dieu !

Mais pour Marie, n'effacez rien ! Nulle tache ne la profane, nulle ombre ne l'obscurcit. Mille tomberont à sa droite, dix mille à sa gauche ; pour elle, elle est en sûreté, le mal ne viendra point jusqu'à elle, le fléau ne s'approchera point de sa demeure.

2. — Mais l'Immaculée Conception n'est pas seulement un prodige de préservation, elle est en même temps une merveille de sainteté.

Comme Marie a été belle dès le premier moment de son existence ! Elle a été créée non pas seulement toute pure, mais encore toute éclatante de beauté, toute sainte, toute lumineuse : car l'exemption du péché ne va pas sans l'infusion de la grâce sanctifiante. Or, quelle grâce sanctifiante n'a-t-elle pas reçue !

Même parmi les faibles mortels, que ne ferait pas un père pour sa fille, un fils pour sa mère, un époux pour son épouse, s'il leur était donné de pouvoir les former selon leur amour ! Mais ce qui n'est pas possible à un mortel, fût-il roi, grand de la terre, est possible à Dieu.

Que n'a donc pas fait Dieu le Père pour enrichir, pour embellir sa fille de prédilection, celle qu'il a choisie entre toutes les femmes pour être la mère de son Verbe ? — Que n'a pas fait Dieu le Fils pour orner de toute grâce, de toute beauté, celle qu'un jour il devait appeler en toute vérité : « Ma Mère ! » et à qui elle, de son côté, pouvait aussi en toute vérité répondre par la douce appellation de : « Mon Fils ! » — Que n'a pas fait aussi Dieu le Saint-Esprit pour celle qui devait être son épouse immaculée, son temple trois fois saint, son sanctuaire béni, et à qui, avant même qu'elle existât, il adressait cette tendre invitation : « Viens du mont Liban, viens, tu seras couronnée du diadème de toutes les grâces ! »

Oui, les trois Personnes divines ont fait appel à leur toute-puissance pour revêtir Marie, en même temps qu'elle venait à l'existence, d'une grâce de justice et de sainteté, non pas seulement éminente, mais tout à fait exceptionnelle, unique, de sorte que rien dans la création ne lui est comparable.

Ne nous contentons pas de dire que cette grâce dépasse en mesure celle qui fut accordée au plus saint des hommes. Ne nous contentons pas même de dire qu'elle dépasse celle dont resplendissait le plus beau, le plus glorieux des anges, Chérubin ou Séraphin, Puissance ou Domination, au moment de la consommation des mérites, c'est-à-dire quand il fut admis à la possession éternelle de Dieu. Ce serait rester au-dessous de la vérité.

O sainteté des élus, sainteté des Esprits célestes, si par la pensée on vous réunit de manière que